

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Au défaut de la cuirasse de Lise Lacasse Connaissez-vous l'ogresse qui avait l'air d'un cheval déguisé en gorille?

André Vanasse

Numéro 7, août–septembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40453ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1977). Compte rendu de [Au défaut de la cuirasse de Lise Lacasse : connaissez-vous l'ogresse qui avait l'air d'un cheval déguisé en gorille?] *Lettres québécoises*, (7), 9–11.

Au défaut de la cuirasse

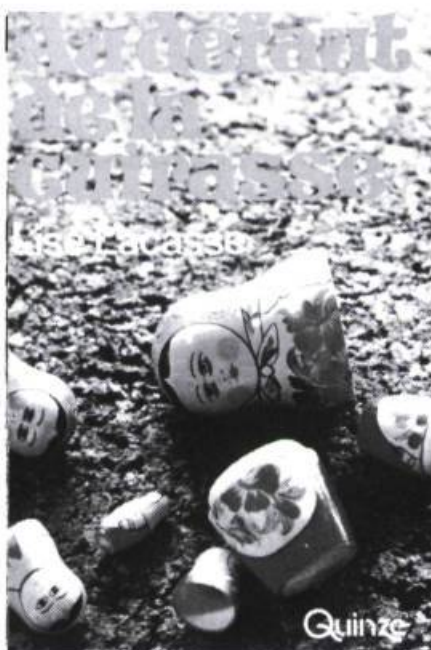
de Lise Lacasse

Connaissez-vous l'ogresse qui avait l'air d'un cheval déguisé en gorille?

Les éditions Quinze ont indéniablement pris la place de chef de file occupée pendant un très court laps de temps par la maison d'éditions La Presse laquelle avait remplacé au pied levé les éditions de l'Aurore en faillite laquelle avait pris la relève des éditions du Jour en difficultés financières... Tout ceci pour dire que Quinze se fend en quatre pour publier à la douzaine nos romanciers québécois. Cela est admirable d'autant plus que la petite histoire des éditions du roman québécois que je viens de raconter brièvement nous prouve qu'éditer la littérature québécoise n'est pas une entreprise très rentable ni de tout repos.

Pierre Turgeon, le président des éditions Quinze, ne manque ni de temps ni d'audace. Il édite avec frénésie des auteurs, pour la plupart inconnus, et semble tirer ses marrons du feu avec un bonheur chaque fois renouvelé. Du moins peut-on le croire puisque la cadence jusqu'à cette date n'a pas diminué et, pour l'heure, aucune rumeur de faillite n'est venue freiner la production des éditions Quinze. S'agit-il d'un miracle? Pierre Turgeon et le grand manitou Alain Stanké seraient-ils des génies de l'édition? L'avenir nous le dira. Pour l'instant, qu'il nous suffise de nous réjouir de la situation même si les romans publiés ne sont pas tous des chefs-d'oeuvre. Au moins les critiques ne chôment pas et les lecteurs ne manquent pas de choix.

Au défaut de la cuirasse de Lise Lacasse possède les mêmes qualités



matérielles que les autres romans publiés chez Quinze c'est-à-dire qu'il s'agit d'un livre solide, sans trop de coquilles et dont la maquette n'est ni «quétaine» ni trop maniérée. On y voit donc éparpillées sur un tapis les pièces d'une mamouchka russe, ce jeu que peut-être un certain nombre d'enfants de bourgeois québécois ont reçu en cadeau. Il s'agit, pour ceux qui l'ignoraient, d'une maman paysanne russe naïvement dessinée sur une pièce de bois quasi cylindrique et dont le haut du corps s'emboîte avec celui du bas. On l'ouvre pour y découvrir une mamouchka exactement semblable à la première mais de format plus réduit. Cette mamouchka contient elle aussi une autre mamouchka. Le jeu consiste à les déboîter les unes après les autres

jusqu'à ce qu'on y découvre la dernière qui est identique aux autres à cette différence près qu'elle est en bois dur et plein pour finalement refaire tout le processus mais en sens inverse.

Les occidentaux ont créé un jeu à peu près semblable. Il s'agit de barils de différentes couleurs dont le dernier contient une «surprise»: une petite souris (ou un petit chat, je ne me souviens plus très bien) a été placée au fond du petit baril!

La différence entre les deux jeux, si elle est minime, n'en est pas moins importante. Le jeu des barils est fonctionnel: il veut faire apprendre à l'enfant ses couleurs en plus de lui réserver la fameuse surprise de la fin. Le jeu russe est répétitif et, sans doute à cause de cela, il offre plus de prise à l'imaginaire: il présente ceci de particulier qu'il répète sans fin, qu'elle soit grosse ou minuscule, l'image de la mère.

Or l'illustration imaginée par Claude Poirier ne peut être plus à propos. Tout se passe, dans *Au défaut de la cuirasse*, comme si la mère ne pouvait engendrer que des êtres créés à son image et à sa ressemblance. Les douze nouvelles, à l'exception peut-être de la onzième intitulée «À reculons», sont une longue plainte accusatrice contre la Mère envahissante. À ce point qu'on pourrait leur appliquer le dicton-décalque: «Telle mère telle fille».

Soeur Marie Eleuthère, celle qui a écrit il y a plus de quinze ans une

thèse célèbre sur *L'image de la mère dans la littérature canadienne* pourrait sûrement, si elle lisait *Au défaut de la cuirasse*, se réjouir de ses intuitions. Le seul désagrément quelle pourrait éprouver, et il est de taille, serait de constater à quel point cette image de la mère est perçue négativement par chacun des protagonistes des différents récits.

La mère, c'est soit Alexandra la bonne, cette horrible ogresse «qui avait l'air d'un cheval déguisé en gorille (p. 79)» c'est-à-dire cette femme virile et acariâtre qui torture ses semblables par frustration ou par sadisme, soit encore son contraire c'est-à-dire la mère qui à l'instar de celle de «Le sang coule vers l'amont» ou celle de «Qui voyage» projette sur ses enfants (surtout les filles) leurs propres angoisses et leur peur profonde de la vie sous la forme la plus pernicieuse qui soit à savoir celle de la fausse tendresse.

Avaleuse! Telle est la mère. Croqueuse comme Alexandra, elle provoque une réaction d'horreur: «Désormais j'allais vivre avec la menace constante d'être avalée par Alexandra» dira la narratrice de cette nouvelle. Tendre suceuse comme la mère d'«Une vie en trop», elle engendre au contraire le désir incoercible de la fusion totale et éternelle avec elle: «Je n'avais que quatre ans à l'époque et déjà je désirais ne plus pouvoir jamais me lever. Nous étions si bien toutes les deux ensemble (p. 73)».

Dans un cas comme dans l'autre l'influence néfaste de la mère cause un tort irréparable. Elle a donné naissance, comme la mamouchka russe, à une petite mère faite à sa ressemblance c'est-à-dire à une femme-enfant effrayée par la vie qui se terre, comme un animal blessé, entre les quatre murs de sa maison et qui se montre incapable de la moindre autonomie. Les femmes d'«Au défaut de la cuirasse» vivent au ralenti dans un état d'anémie constante et de dépression, ne formulant en définitive que ce seul vœu: «Si seulement je pouvais respirer par la bouche de Benoît (p. 57)».

Quand on y regarde de près, force nous est de constater qu'aucune

femme dans *Au défaut de la cuirasse* n'est réellement heureuse. Acariâtre ou névrosée, chacune vit son manque profond. Ce qui est dit de la mère Tremblay dans «Du temps à revendre», «elle détestait tous les hommes de toute façon (p. 96)» pourrait être dit de toutes les femmes. Car ce qui frappe dans cette série de douze nouvelles c'est non seulement l'image oppressante de la mère mais la place mythique, donc inaccessible, qu'y occupe le mâle. Dans «Qui voyage», la narratrice, jeune fille d'une dizaine d'années, donne une description symptomatique de son père:

Mon père m'avait amenée à la manufacture trois ou quatre fois, pas plus. Toujours le samedi et en compagnie d'oncles curieux. Pendant que ces messieurs tournaient autour des cuves et des machines, j'allais m'asseoir dans le bureau qu'occupait mon père. Les pieds sur le pupitre, un crayon entre les dents, j'imaginai le va-et-vient quotidien. Je souriais en pensant qu'aucun geste, qu'aucune parole n'échappait à son oeil vigilant. Avec impatience, j'attendais qu'il allume les néons et active les machines. À ce moment-là, je me calais dans son fauteuil et savourais l'impression d'être la fille d'un dieu. (p. 31)

Mais par malheur, cette admiration folle qu'éprouve la narratrice à l'égard de son père est loin d'être partagée. Le père, s'il affectionne particulièrement son fils plus jeune, méprise souverainement sa fille:

Mon père m'attendait. Le doigt en l'air, les yeux plissés. «Cesse de lamahiner. On n'a pas toute la journée devant nous autres. Tu bouderas dans la maison. Change d'air. T'es pus dans l'autobus. Puis fais pas semblant que tu comprends pas. Depuis que tu es née qu'on te dit de pas regarder les gens en dessous du nez. Baisse les yeux quand je te parle. Avance. Ah! à sera jamais capable d'agir comme tout le monde. Viens, vieux. Qu'à s'débrouille. C'est la dernière fois qu'on la traîne». (p. 40)

Si j'ai qualifié cette description du père de symptomatique c'est qu'elle programme en quelque sorte les autres nouvelles. Il suffit de lire la première («Un amour à tout rompre») pour comprendre que ce que repro-

che l'héroïne en quittant son mari c'est d'abord et avant tout sa supériorité:

Sans toi j'aurais mené une vie médiocre! Accorde-moi le plaisir de le penser tout bas. Je l'ai cru assez longtemps. Rassure-toi, l'idée ne viendrait jamais de nier tous tes mérites. Une tête aussi remplie que la tienne ne se rencontre pas souvent. Je te le concède. Tu es une encyclopédie ambulante. J'en aurais pour des siècles à m'instruire près de toi. Mais je préfère vivre...!

Or la réponse ne se fait pas attendre. Elle ressemble beaucoup, par le ton, à celle du père:

... tu ne pouvais pas vivre quand j'étais loin de toi? Tu attendais que j'éteigne ma cigarette pour t'endormir et que je me réveille pour te lever. Tu attendais que j'aie faim pour manger et que je sorte pour sortir. Tu attendais que je respire à ta place. Comment aurais-je pu si je t'avais permis de m'étouffer?

Si j'avais accepté la vie que tu m'offrais, François, à trente ans je serais devenu un vieillard aigri. Tu n'as qu'à constater ce qui reste de tes vingt ans pour comprendre. Une femme dépouillée de charme qui revendique sur un ton de martyr des privilèges auxquels elle n'a plus droit. Une femme que j'ai appris à ne plus voir et à ne plus entendre. (p. 25)

Le problème du couple dans *Au défaut de la cuirasse* réside dans ce besoin irrépressible qu'éprouve la femme de siphonner son mari. Elle jalouse ses privilèges mais ne s'en accorde aucun. Elle vit par osmose et n'en éprouve que mortifications. Elle ne cesse de répéter: «J'aimerais donc ça être dans ta peau. Rien ne te fait peur (p. 120)». Être dans la peau de l'autre, telle est sa seule et absurde porte de sortie: «La peur qu'il constate que, sans lui, plus rien ne m'intéresse (p. 128)». Elle s'acharne donc à se cramponner avec dépit à son mari répétant ainsi le modèle maternel avec le même triste résultat: «Moi l'enfant gâtée, la femme insatiable. C'est à croire que je ne saurai jamais m'y prendre pour être heureuse (p. 128)».

LES LIBRAIRIES DONT ON PARLE...

UN SERVICE
UNIVERSEL...

D'
ABONNE-
MENTS

LES COMMANDES
SPÉCIALES
(POSTALES OU
TÉLÉPHONIQUES)

LE SERVICE
DE
RECHERCHE
BIBLIOGRAPHIQUE

LE SERVICE
DES LIVRES
RELIÉS ET
CATALOGUÉS

UN STOCK RICHE
DE SES
50,000 TITRES

TOUTES LES
NOUVEAUTÉS

... ET LE
SYSTÈME
DES COMMANDES
D'OFFICE

DUSSAULT

HULL
GALERIES
DE
HULL

MONTRÉAL
8955
SAINT-
LAURENT

OTTAWA
321
RUE
PALOUDIC

QUÉBEC
1305
RUE
CONWAY

SHERBROOKE
* CARREFOUR DE L'ESTRIE
* CITÉ UNIVERSITAIRE
* CENTRE HOSPITALIER
UNIVERSITAIRE

3-RIVIÈRES
• CENTRE D'ACHATS
DE T.R. OUEST
• C. E. G. E. P.

On peut se demander si sa propension au malheur ne tient pas au fait que si la femme désire toujours être dans la peau du mâle elle refuse par contre que lui entre dans sa peau: «Toutes les fois qu'il est entré en moi, j'ai eu le sentiment qu'il essayait de me tuer (p. 70)».

Il importe peu que l'expression soit prise au propre ou au figuré. Parce qu'elle refuse qu'on la pénètre («Si tu avais été la femme ardente et frustrée que tu prétends être tu n'aurais pas joint les mains derrière mon dos pendant que je te pénétrais (p. 25)»), les personnages féminins par formation réactionnelle et de façon névrotique désirent pénétrer leur mari. Elles refusent obstinément d'être violées mais violent constamment leur mari par l'esprit. Le résultat est catastrophique. Le mari fuit ou cherche ailleurs un palliatif. C'est à l'extérieur qu'il le trouve soit avec d'autres femmes soit tout simplement en quittant le plus souvent possible la maison familiale.

La femme en définitive à cause

même de son comportement (à ce titre, elle est son propre bourreau) est toujours laissée pour compte. La nouvelle la plus ironique à ce sujet («Retrouvailles») est celle où le mari revient de façon impromptue à la maison pour y découvrir sa femme au lit avec un autre homme. La surprise passée, les deux hommes engagent la

conversation qui se poursuit, autour d'un verre de cognac, fort tard dans la nuit avec le résultat que l'épouse adultère ne peut que glisser timidement: «Vous allez m'excuser mais je dors debout». Et le mari de répondre le plus simplement du monde: «Mais voyons chérie, ne te gêne pas pour nous!»

André Vanasse

POUR VOUS ABONNER

aux **Lettres québécoises**
envoyer un chèque à

LES LETTRES QUÉBÉCOISES

C.P. 1840, Station B.
Montréal, Qué.

Abonnement:

Amérique du nord:	\$6.00
Ailleurs:	\$10.00
De soutien:	\$12.00

Numéros 1976: \$2.00 chacun